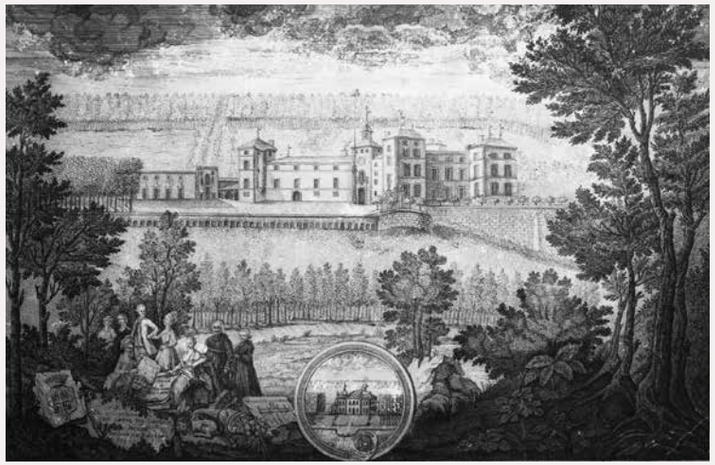
Du château fort à la maison des champs, l'art de vivre noblement



Reproduction d'une gravure représentant le château de M. Lacroix-Laval (XVIIIe siècle).

Les croisades et la guerre de Cent Ans ayant, sur une durée d'environ trois siècles, épuisé la plupart des grandes familles de la noblesse d'épée, on assiste à partir de la Renaissance à transformation sociologique en profonde de l'aristocratie en pays lyonnais, avec la montée en puissance des marchands. L'affirmation du pouvoir royal et la disqualification des hiérarchies féodales assurent le renouvellement de l'élite sans toutefois détruire le prestige des titres, ni la rentabilité des domaines. Anoblie par le roi, la bourgeoisie marchande de Lyon adopte les codes et les mœurs de sa nouvelle caste. En 1495, le roi Charles VIII n'a-t-il pas lié les titres accordés aux échevins au respect de la condition de gentilhomme ?

L'évolution de la demeure seigneuriale est étroitement liée à la fin du système féodal. L'appellation « château », attachée aux dispositions militaires et de justice – « château » dérivant de *castellum*, « village fortifié », et de *chastel*, « place fortifiée, citadelle » –, se maintient, bien que renvoyant dorénavant à la seule puissance foncière du domaine.

Maison des champs de Pierre Sala à l'Antiquaille (aux portes de Lyon). Détail extrait de l'enluminure du manuscrit de Pierre Sala, *Complainte au Dieu d'Amour*, daté entre 1517 et 1523.

La modernité architecturale des demeures du Lyonnais n'est toutefois pas un phénomène de la Renaissance, les familles marchandes ne disposant pas encore, hormis quelques riches banquiers, de la puissance financière nécessaire au lancement d'importantes maîtrises d'ouvrage. Fraîchement anoblies, les nouvelles familles qui prennent possession des fiefs féodaux continuent dans un premier temps d'entretenir les châteaux anciens, se contentant, le plus souvent, de modernisations partielles, de remaniements de façades par ouverture de baies ou ouverture de galeries à arcades en anse de panier. Caractéristiques de l'architecture de toute la vallée rhodanienne, les toitures plates en tuiles de nombre de maisons fortes de cette époque, qui rappellent les *castelli* italiens, ne sont pas la marque de la Renaissance italienne, mais d'une tradition vernaculaire. L'architecture savante marquée par le retour des canons antiques, comme ce fut le cas pour les châteaux de la basse vallée de la Loire, est encore un phénomène marginal au XVIe siècle.

En dépit de quelques rares exceptions, telle l'aile Renaissance du château de Jarnioux attribuée à Philibert de l'Orme, la modernité architecturale est un phénomène du Grand Siècle, les architectes travaillant à partir du modèle classique français du château de villégiature. Le concept de « château » n'en cède pas moins le pas à celui de « maison de campagne », titre désignant explicitement sa nouvelle fonction. La tradition italienne en aurait été apportée par les marchands florentins venus à Lyon à la Renaissance. Le plus souvent, en Lyonnais, on décerne à ces petits châteaux de campagne le label de « maisons des champs », comme on parle de « bastides » en Provence. Si le renvoi au monde champêtre est justifié, le principe d'exploitation d'un domaine agricole reste avant tout la marque d'une société bourgeoise qui distingue nettement le temps des affaires urbaines de celui du ressourcement campagnard. Les fermes, prés de pâture et d'élevage, vignobles,

vergers, viviers et potagers forment alors le plus bel ornement d'une maison de maître, quelle que soit la beauté de ses jardins taillés de buis. Venus sur les rives de Saône à la Renaissance, les artistes ultramontains n'ont fait en somme qu'introduire une conception philosophique du mythe arcadien, par leur esthétique du jardin agrémenté de jeux d'eau, pour le pur plaisir des sens.

La condition aristocratique supposant l'acquisition d'un domaine agricole, la bourgeoisie anoblie s'offre ainsi le privilège d'échapper à l'enfermement citadin pour goûter aux plaisirs bucoliques d'une terre qui fortifie, éduque et éveille les sens. Les multiples demeures historiques du Lyonnais doivent être perçues comme éléments d'un tout, organiquement liés à un environnement paysager où l'architecture tend à se fondre avec son terroir. Ces domaines sont le fruit d'une société de « gentilshommes » des villes amoureux de la terre, ayant échangé le prestige de l'épée contre les agréments de la civilité.

La maison des champs de La Damette à Irigny (voir p. 36).

Domaine de Beauregard, Saint-Genis-Laval (voir p. 50)

Les coteaux du Lyonnais en basse vallée du Rhône

Les coteaux du Lyonnais sont les terres vallonnées du grand Ouest lyonnais, vaste amphithéâtre centré sur le confluent de la Saône et du Rhône. L'appellation désuète de « plat pays du Lyonnais » renvoie à l'état juridique d'Ancien Régime, qui distinguait ces terres – assujetties à la taille – de la ville de Lyon. À l'ouest, les monts du Lyonnais, qui frôlent les 1 000 mètres d'altitude, ferment le paysage, tandis qu'au sud les monts du Pilat forment une frontière historique avec l'ancienne province du Languedoc (aujourd'hui département de l'Ardèche) ; le Pilat culmine au crêt de la Perdrix, à 1 432 mètres d'altitude. Entre ces deux ensembles de moyenne montagne, les eaux de petits affluents – Garon, Yzeron, Gier – tracent leurs chemins dans leurs vallées respectives. Pour l'essentiel cependant, les demeures historiques se situent sur les terres fertiles des premières hauteurs qui, des portes de Lyon à Vienne, dominent le Rhône. On retrouve surtout ici, centrés sur de vastes domaines agricoles, des maisons des champs ainsi que divers châteaux devenus le cœur de domaines agricoles et viticoles.

Le château d'Ampuis

Avenue du Château
69420 Ampuis

Propriété privée, siège social de Guigal

Déployé sur toute la largeur d'une vaste terrasse, le château domine le Rhône, offrant une vue magnifique sur la rive opposée, avec en arrière-fond les vignobles des coteaux du Pilat. Depuis 1995, le château est le siège social des caves Guigal, domaine fondé par Étienne Guigal en 1946 et titulaire de l'appellation côte-rôtie. C'est à la passion de Marcel Guigal et de son fils Philippe que cette demeure de la Renaissance doit d'avoir retrouvé toute sa splendeur.

À défaut de grands princes, la baronnie d'Ampuis s'est distinguée avec l'un des mignons de Henri III, Louis de Maugiron, tué en 1578 lors du fameux duel des Mignons (« journée des pourceaux », selon *Le Théâtre de France*). Le Beau Borgne, comme on le surnommait, était le neveu de Gui de Maugiron, lieutenant-général du Dauphiné et propriétaire du domaine érigé en baronnie. C'est à son fils Timoléon, qui lance les travaux en 1592, que l'on doit la modernisation de la maison forte et la reconstruction du corps de logis principal. Le château reste dans la famille jusqu'en 1755, date à laquelle François-Louis de Maugiron s'éteint sans successeur mâle. Sa fille ruinée vend le domaine à Louis-Hector de Harenc, marquis de La Condamine, qui semble plus intéressé par le titre que par l'exploitation des terres. Les différents propriétaires qui se sont succédé jusqu'à nos jours ont maintenu en l'état la demeure : la famille Cholier de Cibeins, les Fustier et en particulier les Roche des Breux qui ont fait aménager l'actuel jardin à la française vers 1935. Ce qui n'enlève rien au rôle décisif des Guigal, véritables sauveurs d'une noble maison qui tombait en décrépitude à la fin du siècle dernier.

La maison des champs de Jeanne du Clapier

Hôtel de Ville de Grigny
3, avenue Jean-Estragnat
69520 Grigny

Jardin public
Visites de l'hôtel de Ville lors des Journées européennes du patrimoine et sur rendez-vous toute l'année

La seigneurie de Grigny appartient au début du XVII^e siècle à une puissante famille, les ducs de Lévis-Ventadour, dont le château de La Voulte domine encore la basse vallée du Rhône, en aval de Valence. Elle est acquise en 1626 par Jeanne du Clapier, veuve de Gaspard de Merle, marchand turinois anobli par ses charges d'échevinat à Lyon et conseiller de Louis XIII. Pour la décoration de la maison des champs qu'elle fait édifier en bordure du Rhône, la nouvelle propriétaire passe commande de nombreuses peintures murales à la détrempe offrant, au gré des différentes salles, des décors architecturaux évocateurs des plaisirs champêtres dans une nature idéalisée : salle de l'Amour sans repos, salle des Brocarts, ornée de panneaux imitant des lés de soieries encadrés de guirlandes fleuries, salle des Fleurs aux colonnes de faux marbre encadrant des panneaux de tulipes multicolores, salle des Oiseaux, dont la galerie d'arcades aux termes adossés ouvre sur le fond écarlate d'un jardin de rêve peuplé d'oiseaux imaginaires. Frises et scènes historiées proviennent directement des ouvrages illustrés que tout humaniste possède à cette époque dans sa bibliothèque.

Vers 1678, Camille de Merle, petit-fils et héritier universel de Jeanne du Clapier, revend la seigneurie à l'avocat lyonnais Jean-Baptiste de Moulceau, dont la famille possède La Gallée de Millery (voir p. 28). La maison des champs de Jeanne du Clapier comprend alors un corps de logis principal donnant sur la terrasse et prolongé à l'ouest par deux petits cabinets. À partir de ces derniers, le nouveau propriétaire fait édifier deux ailes au retour pour former une cour d'honneur, tout en ordonnant le remaniement des façades (début du XVIII^e siècle) et du jardin, avant que divers déboires financiers le conduisent à revendre la seigneurie. Celle-ci passe aux Durret-Richer en 1706, puis aux Charrier de La Roche en 1754. En 1952, la municipalité de Grigny décide d'acheter l'ancienne maison des champs pour en faire son nouvel hôtel de Ville. C'est lors de la construction d'une aile moderne fermant la cour – entre 1981 et 1983 – et au cours des travaux de restauration des appartements intérieurs que sont mises au jour des peintures murales dissimulées sous des lambris.

La maison des champs de La Gallée

Chemin de la Grande-Gallée
69390 Millery

Propriété privée

Le domaine de La Gallée a été constitué en 1348 par Orient de Gali. Le legs du remarquable ensemble conservé est dû à la famille des Moulceau, notables lyonnais du XVII^e siècle. Épargnés par l'urbanisation contemporaine, ni la maison ni le parc de La Gallée, protégés par leur enceinte historique, n'ont en effet subi de réelles transformations depuis trois siècles. C'est à Thomas de Moulceau, secrétaire du Consulat lyonnais par charge héritée de son père, conseiller du roi nommé prévôt des marchands de Lyon en 1679, que l'on doit la maison de maître avec ses pavillons imposants et les vastes jardins en terrasse aux fontaines alimentées par un aqueduc souterrain. Comme toutes les maisons des champs, le domaine conserve toutefois une dimension agricole pour les besoins de la famille. Mais les aménagements engagent des dépenses remarquées et critiquées : « Quand il bâtissait, le sable aurait plutôt manqué que l'argent », observe-t-on à propos

des entreprises de Thomas de Moulceau. En réponse, ce dernier fait graver, sous le mufle d'un lion verseur d'eau, l'inscription latine *Rugitus leonis abit in undas nitidas* : « Le rugissement du lion se dissipe en eau claire » ! Deux générations plus tard, son petit-fils Camille de Moulceau entre dans les ordres pour assouvir sa passion des mathématiques et cède le domaine à sa sœur, laquelle décède sans héritier.

La Gallée est acquise, en 1747, par les jésuites du Collège de la Trinité de Lyon qui en font un lieu de retraite jusqu'à leur bannissement du royaume en 1762, ils sont alors remplacés par les Oratoriens. Vendu comme bien national en 1793 au négociant François Johannot, le domaine de La Gallée se maintiendra au XIX^e siècle avant de tomber en déshérence, puis d'être tout récemment sauvé par la passion d'un particulier.

La salle aux pins de La Gallée

Dans l'attente d'un investissement pour le système hydraulique du jardin, le soin des intérieurs de La Gallée a été confié au peintre Pascal Amblard, spécialiste des décors historiques. L'artiste a ici recréé des fresques en travaillant à partir de fragments, peintures et papiers peints, pour redonner ses lettres de noblesse à une demeure où se cultivait, au contact de la nature, un art de vivre raffiné.

Le salon Directoire de La Gallée.

Le château de Chassagny

Route de la Chaudane
69700 Chassagny

Propriété privée
Location pour événements
www.chateaudechassagny.com

Fondé en 1186 par Guillaume de Chassagny puis propriété des chevaliers du Fay au XIVe siècle, le château seigneurial se présente comme une maison forte quadrangulaire flanquée de trois tours. Quatre corps de bâtiments s'articulent autour d'une cour carrée qui conserve son cachet Renaissance bien que les galeries de ceinture aux arcades en anse de panier aient été fermées à l'étage. Passant aux mains des familles Bron et Rougemont, saccagé durant les guerres de Religion, le château est plus tard acquis par Jean Duprat, marchand de Lyon qui entreprend de le mettre au goût du jour, la famille obtenant en 1697 le droit de porter le nom de Chassagny. En 1718, Sébastien, arrière-petit-fils de Jean, épouse l'héritière de La Vaure ; criblé de dettes, il est contraint de vendre la maison à Louis Dumarest, trésorier de France au bureau des finances de Lyon, en 1732.

Le petit-fils de ce dernier cède à son tour la propriété, en 1785, à Jean-Baptiste Dugas, fabricant de rubans à Saint-Chamond anobli par Louis XVI à titre de récompense nationale. Il fait araser les hautes toitures des tours du château pour le rendre moins visible aux yeux des révolutionnaires, s'évitant ainsi de plus graves ennuis. Sous la Restauration, le mariage de sa fille unique offre le château à Édouard Jordan, maire de Chassagny de 1826 à 1830. Les descendants s'en sépareront en 1898 et le château est finalement acquis en 1912 par l'industriel Jules de Goiffon, propriétaire des Tanneries Lyonnaises, descendant du médecin et échevin Jean-Baptiste Goiffon. Il appartient toujours à la même famille, Alfred Hoffmann étant son propriétaire.

L'ancien domaine de Constant de Silvecane

942, route de Givors
69390 Vernaison

Sur la route de Givors en sortant de Vernaison, le pavillon de Cornevent est le vestige d'un domaine aménagé au milieu du XVIIe siècle par le marchand lyonnais Constant de Silvecane. Inaccessible, la maison des champs historique en est éloignée de quelques centaines de mètres. Au XIXe siècle, la route nationale traverse le domaine, suivie par la voie de chemin de fer. Le pavillon de fraîcheur (ci-contre) se trouve alors à l'extrémité nord, au bout d'une grande allée de mûriers qui mène à un jardin en terrasses dominant le Rhône. Il a été érigé en 1669, date de la nomination par le roi de Constant de Silvecane comme prévôt des marchands de Lyon. Le fronton de ce petit temple dédié aux muses est orné d'un buste féminin – sein découvert et couronne de lierre – qui figure peut-être Uranie la Céleste, muse de l'astronomie aimée d'Apollon. À l'intérieur, se tenait autrefois une fontaine sur un fond décoré de marbres.

Le château de La Porte

Centre culturel du château de La Porte
4, montée Saint-Mayol
69360 Ternay

Parc public
www.centreculturelternay.org

En 1967, le château de La Porte est quasiment en ruine lorsque ses derniers propriétaires le cèdent à la ville de Ternay. Une association acquiert les lieux pour un franc symbolique, sous condition de restauration et de création d'un centre régional d'animations et d'activités culturelles. En 1971, les premiers efforts sont récompensés par madame Claude Pompidou qui permet l'attribution d'un financement pour la sauvegarde de ce chef-d'œuvre en péril, dont la pièce maîtresse est le jardin en terrasses avec sa grotte (nymphée), un oasis de fraîcheur qu'il faut imaginer peinte, ornée de coquillages et de concrétions. En 1529, l'humaniste Hugues Della Porta (de La Porte), éminent imprimeur et libraire, fait installer le sarcophage du IIe siècle, retrouvé à Lyon, pour servir de réceptacle à l'eau de la source. Associé à son frère, Aymon, il établit dès 1497 ses presses à Lyon, rue Ferrandière, se spécialisant dans les ouvrages de droit et contribuant à la création, en 1517, de la Compagnie des libraires de Lyon, avec le Vénitien Luxembourg de Gabiano et l'Allemand Sebastian Greyff (francisé en Gryphe). Forte de la devise *Patientia omnia vincit* (« la patience vient à bout de tout »), la famille gagne ses lettres de noblesse dans les charges de l'échevinat lyonnais. Le fils d'Hugues, Antoine de La Porte, meurt en 1585 sans héritier et sa veuve, Hélène de Cousin, épouse en secondes noces Claude Buffevent, seigneur de Flévin. Presque un siècle plus tard, la fille unique de la lignée, Anne de Buffevent, apporte à son tour en dot le domaine au comte de Bourg… En 1789, leurs descendants se seraient enfuis en barque sur le Rhône tandis que les sans-culottes prennent d'assaut une maison de plaisance dont la seule défense est le portail d'entrée.

La maison des champs de La Combe

51, rue de la Fondation-Dorothée-Petit
69540 Irigny

Propriété privée

En 1592, l'archevêque Pierre de Saint-Priest d'Épinac vend la seigneurie d'Irigny à Jehan Croppet, marchand de Lyon qui accède ainsi à la classe aristocratique. L'opération ouvre à son fils, Odet, la voie royale : conseiller du roi, commissaire examinateur en la sénéchaussée et siège présidial de Lyon… Nul ne sait si les nouveaux seigneurs d'Irigny ont résidé vraiment dans la forteresse féodale, dont il ne subsiste aujourd'hui que la base d'une tour, transformée en bibliothèque municipale. Au début du XVIIIe siècle, Jean-Pierre Croppet d'Irigny délaisse le lieu à titre définitif et fait construire, non loin de là, une maison des champs dite « château de La Combe », vaste bâtisse rectangulaire de deux étages aux fenêtres cintrées, encadrée au revers sur cour par deux pavillons. Son fils, Jean-Baptiste-Louis,étant mort sans héritier, le dernier seigneur d'Irigny avant la Révolution est

Jacques-Catherin Le Clerc, seigneur par alliance du Fresne et de La Verpillère. Parmi les différents propriétaires du XIXe siècle, on compte, bien entendu, de nombreux bourgeois : les Rivat, les Gournaud, puis les Bizouard de Montille, qui font édifier l'étroite tourelle d'angle sur la cour en reconstruisant le pavillon de droite, liant ainsi le symbolique à l'utile. Ayant conservé son jardin à la française et une toute petite partie de son parc, malheureusement rogné par l'urbanisation, l'ancienne maison des champs appartint de 1920 à 2011 à la famille Goiffon, des industriels lyonnais dont les descendants sont propriétaires du château de Chassagny (voir p. 32).

La maison des champs de La Damette

22, rue de La Damette
69540 Irigny

Propriété privée

Surplombant le Rhône, La Damette est une imposante maison des champs, d'un prestige égal à celui des plus belles résidences d'été de la cour papale du XVII^e siècle. Ses dimensions, son parc, son orangerie et ses exceptionnelles dépendances en font un château à part entière. La demeure est édifiée vers 1680 pour Benjamin Damette, riche marchand lyonnais qui a légué à la postérité son importante correspondance avec l'abbé Nicole de Port-Royal. Grand collectionneur et mécène raffiné, Damette se plaît à enrichir sa demeure d'œuvres d'art, notamment de remarquables plafonds peints, aussi monumentaux que ceux des grands appartements de Versailles et attribués au maître lyonnais de l'âge baroque, Thomas Blanchet. Subsistant par ses terrassements, le jardin à la française est décrit par l'architecte Yves Chauvin comme une suite de parterres parallèles à la façade de la maison, reliés par des rampes et perrons et agrémentés de fontaines. À l'arrière de la maison, une terrasse flanquée de deux pavillons et précédée d'un escalier en fer à cheval est centrée sur un grand miroir d'eau. Luxe raffiné expliquant peut-être la faillite de Damette, contraint de se séparer de sa demeure de villégiature dès 1698. Une plaidoirie de la cour de justice de Lyon atteste le rachat du domaine par Noël Porral. Passant de mains en mains sans dommage, la propriété se transforme en laboratoire dans les années 1850, Antoine-François Michel y invitant Henri Sainte-Claire Deville qui réussit à couler le premier lingot d'aluminium de l'histoire. En 1859, le chimiste François Verguin y crée la fuchsine, colorant rouge violacé destiné à révolutionner l'industrie tinctoriale, son ton magenta (ainsi baptisé en souvenir de la victoire des troupes impériales) se substituant à la teinte naturelle de la garance provençale.

On attribue au peintre lyonnais Thomas Blanchet la décoration de La Damette, réalisée vers 1680. Le hall et l'escalier sont peints d'admirables décors en trompe-l'œil, dont le premier présente Bacchus et Cérès, dieux du Vin et des Moissons. L'escalier marie des paysages du Rhône dans des architectures de marbre feintes, les allégories déclinant le thème des quatre saisons.
Au plafond, Apollon est entouré par les Muses.

Le plafond du grand salon du premier étage de la Damette s'orne d'un magnifique ciel ouvert à l'italienne. Servis par les Grâces et les Amours, Mars et Vénus assistent au couronnement de leur fille Harmonie, déesse de la Paix.

La maison des champs du Clos-Bourbon

Chemin Saint-Vincent
69440 Saint-Laurent-d'Agny

Projet de réhabilitation en cours

En 1700, Jacques de Soubry, marchand de dorures et négociant anobli, jette les bases d'un nouveau domaine sur les terres de la Moine, dot de sa femme, Catherine Prenel. Le domaine étant dépourvu d'eau, d'énormes travaux sont nécessaires pour l'irriguer. Agricole par ses dépendances (pressoir, ferme, pigeonnier), le domaine est surtout un lieu de villégiature, remarquable par sa maison de maître, son orangerie et ses façades, jadis couvertes d'un enduit polychrome dont un programme de restauration en cours a permis de retrouver les traces. Aujourd'hui disparu, le jardin à la française a été dessiné en 1741 par l'architecte Jacques-Germain Soufflot sur ordre d'Isaïe, le fils de Jacques, décédé deux ans plus tôt à l'âge de 84 ans. De retour de l'Académie de France à Rome, Soufflot est alors très sollicité par la noblesse lyonnaise, consciente du talent d'un jeune homme ayant eu

tout loisir d'étudier les plus beaux domaines italiens. Il est même possible que Soufflot ait participé à divers travaux de décoration intérieure. C'est Claude-André Bourbon, époux de la fille unique d'Isaïe, Jeanne-Françoise de Soubry, qui donne le nom actuel au domaine. Au XIXe siècle, la maison passe des Bourbon aux Chassagny, puis aux Royer de La Bastie et enfin, en 1939, aux Rival de Rouville, toujours par alliance, faute d'héritier mâle. Trop lourde pour ses derniers occupants, la charge financière du domaine dégradé a contraint ces derniers à le vendre en 2011.

Le château de Charly

Route de l'Étra
69390 Charly

École privée Saint-Charles

Les éléments les plus anciens du château de Charly remontent au début du XIVe siècle, époque du premier seigneur laïque Pierre de Miribel, vassal du baron de Montagny en 1314 ; auparavant, Charly appartenait au chapitre de Saint-Just de Lyon. Entre 1244 et 1251, le pape Innocent IV loge au château à l'occasion du concile de Lyon (1245) qui dépose l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen. Après la guerre de Cent Ans où la place, militairement obsolète, est tenue par les chevaliers de Bocsozel, le domaine devient une exploitation agricole. Le château ne doit plus, dès lors, servir que comme objet de transaction dans des alliances matrimoniales, plus sûr moyen, pour des marchands, de consacrer un titre de noblesse.
Les familles lyonnaises Thurin, Sève, Serre et Pianelli de Mascrany et Barbier des Landes se sont succédé de 1475 à la Révolution. À partir de 1696,

Antoine de Serre, membre fondateur de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, donne à la forteresse son caractère de demeure de campagne. En 1733, Baptiste Pianelli, le mari de Claude de Serre, commande au peintre François Boucher des décors – malheureusement détruits depuis. Propriétaire du château en 1761 et maire de Charly en 1817, Paul Barbier des Landes cède le domaine en 1829 au curé de Charly, lequel en fait don aux sœurs Saint-Charles, congrégation à vocation scolaire fondée au XVIIe siècle par Charles Démia, prêtre lyonnais originaire de Bourg-en-Bresse. Devenu pensionnat de la Divine-Bergère, le château abrite aujourd'hui l'école privée Saint-Charles.

La maison des champs de Melchior Philibert

275, montée de l'Église
69390 Charly

École de musique de Charly
(visite lors des Journées européennes du patrimoine)

Ornant le vestibule d'entrée de cette maison des champs sise aux portes de Lyon, de magnifiques peintures à la détrempe accueillent le visiteur : dans un décor architectural à l'antique feint, un concert fait ainsi face à une assemblée de marchands où l'on distingue le portrait du commanditaire, Melchior Philibert. En 1701, date de la commande des fresques au maître Daniel Sarrabat, c e banquier et soyeux lyonnais est âgé de 56 ans. L'achat du domaine du Clos de l'Haye à Charly, sur les coteaux bordant le Rhône, remonte à 1691. Après avoir refusé les honneurs de l'échevinat lyonnais et ignoré l'anoblissement de Louis XV, Melchior Philibert y vit retiré les dernières années de sa vie, s'adonnant aux plaisirs de la vie à la campagne, fidèle à la maxime de l'*Otium cum dignitate* (« Le repos dans l'honneur ») de Cicéron. Décédé à Charly en 1725, il laisse un domaine qui, n'ayant rien perdu de son charme, s'articule autour des deux allées perpendiculaires délimitant les parterres à la française devant la maison de maître. De part et d'autre de l'édifice, l'allée ouvre sur un jardin réunissant bassin, tour-belvédère, étang et verger. Justifiant son inscription à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en 2003, les propriétaires successifs – du sculpteur Jean Thierry en 1725 à la famille Perrachon (groupe Casino) plus près de nous – n'ont pas altéré la cohérence paysagère du domaine de 8 hectares. Acquis en 1978 par la ville de Charly, le lieu se laisse découvrir à l'occasion d'événements ponctuels ou au gré de visites guidées.

Fresques du vestibule d'entrée de la maison réalisées en 1701 par Daniel Sarrabat. Au centre, on aperçoit le portrait du commanditaire, Melchior Philibert, parmi une assemblée de marchands.

La maison des champs de La Bussière

66, rue du Buisset
69600 Oullins

Projet de réhabilitation en cours

Ayant tant bien que mal survécu à l'installation d'une entreprise industrielle de luminaires, la maison des champs de La Bussière a été acquise par la ville d'Oullins, soucieuse de réhabiliter… ce qu'il en reste ! Articulé à une tour d'angle engagée, son corps de logis date du début du XVIe siècle. Initialement dénommé « Grange Deï », il offre le visage d'une maison forte, mais reste une maison des champs, cœur d'un ancien domaine agricole qui, déployé dans le vallon de l'Yzeron, fut constitué par la famille Deï, marchands drapiers de Lyon.
Au XVIIe siècle, le fief tombe dans l'escarcelle d'une autre famille de soyeux, les Rouvière. En 1738, Jeanne-Marie de Rouvière l'apporte en dot à un riche négociant, Paul Gayot-Mascrany de La Bussière, dont le grand-père, Louis Gayot, a été prévôt des marchands de Lyon de 1681 à 1683.
Le domaine doit dorénavant se confondre avec la seigneurie de

La Bussière, près de Tarare (voir p. 164), propriété de la famille depuis la fin du XVIIe siècle. Les Gayot-Mascrany conservent ce manoir aux portes de Lyon jusqu'en 1899.
Sur l'ancienne façade ouest, côté jardin, on remarquera parmi les bas-reliefs du garde-corps de la galerie Renaissance, au premier étage sous l'échauguette, une salamandre, souvenir des services (!) que Constance Deï, épouse du premier propriétaire, aurait rendus à François Ier, elle-même ici probablement représentée. Une telle distinction reste vraisemblablement liée aux privilèges octroyés aux marchands de Lyon par les lettres patentes de 1536, qui établissent la manufacture des draps, étoffes de soie, or et argent.

La maison des champs du primat des Gaules

56, rue du Perron
69600 Oullins

Centre scolaire Saint-Thomas-d'Aquin-Veritas

Cette ample façade que précèdent un magnifique portail et un escalier à double volée abrite l'ancienne résidence d'été des primats des Gaules, édifiée par Pierre de Saint-Priest d'Épinac, archevêque de 1574 à 1599. Passant ensuite aux mains des descendants des Gadagne, famille de banquiers florentins installée à Lyon depuis la fin du XVe siècle, la maison est rachetée en 1751 par le cardinal Pierre-Paul Guérin de Tencin. Le prélat charge l'architecte Jacques-Germain Soufflot de rehausser l'édifice initial, tout en procédant à un nouvel aménagement des intérieurs et du jardin en terrasses agrémenté de fontaines. En 1758, la propriété passe au cardinal Antoine de Malvin de Montazet, qui y réunit une assemblée provinciale en 1787. Il s'agit de désigner le représentant de l'archevêché devant l'assemblée de notables que le ministre des Finances, Calonne, a souhaité convier pour valider la création d'un impôt foncier taxant lourdement les propriétaires terriens.
La suite est connue ! Traversant la Révolution sans dommage, la propriété est acquise, en 1836, par les abbés Chaine, Dauphin, Lassalle et Lacuria, fondateurs dominicains de l'institution scolaire Saint-Thomas-d'Aquin. Construite par Pierre Bossan, architecte de la basilique Notre-Dame-de-Fourvière, à la fin du XIXe siècle, la chapelle de l'école a été décorée par le peintre lyonnais Paul Borel.

Le château d'Yvours

Rue d'Yvours
69310 Pierre-Bénite

Ensemble de bureaux

Le petit bourg historique de la *petra benedicta* – émergence de granit dans le fleuve où s'amarraient les bateliers – dépend longtemps des terres de Jacques de Camus, seigneur d'Yvours et de Riverie, inhumé en 1676 dans la chapelle Saint-Martin attenante au château familial historique. De cet édifice fortifié du XIVe siècle, son fils Claude ordonne alors la destruction, faisant édifier, sur ses fondations, l'actuel château qui est, en fait, une maison des champs. Son jardin et son parc ont malheureusement disparu, anéantis par l'urbanisation contemporaine.

Lieutenant général au bailliage du Bugey (annexé à la France par le traité de Lyon en 1601), le chevalier Jacques de Camus peut s'enorgueillir d'une ascendance illustre. Toutefois, ce dernier n'a qu'un simple épicier du nom de Jean Camus, pour seul aïeul connu. Originaire d'Auxonne, il s'enrichit grâce aux foires de Lyon et est nommé échevin de la ville à diverses reprises, de 1523 à 1535. Camus entre en possession des seigneuries de Châtillon d'Azegues, de Bagnols et d'Arigny en 1539, avant de devenir conseiller et secrétaire du roi en 1549. Schéma classique, en Lyonnais, d'une bourgeoisie obtenant ses premières lettres de noblesse dans les charges municipales avant de se constituer un vaste patrimoine terrien.

Plat d'Achille ou « bouclier de Scipion » en argent (71 cm de diamètre, 10,2 kg), ive ou début du ve siècle.
Cabinet des médailles de la BnF, Paris.

La maison des champs d'Octavio Mey

Avenue Clemenceau
69230 Saint-Genis-Laval

Institut de formation aux carrières de santé
Centre hospitalier Lyon-Sud

Au tympan de la façade de cette ancienne maison des champs, l'inscription « Sainte-Eugénie » rappelle le don consenti en 1866 par l'impératrice Eugénie, don qui a permis aux Hospices de Lyon l'achat du domaine et de la maison de Longchêne, transformée en asile de convalescents. L'inauguration a lieu en 1869 en présence de l'impératrice et du prince impérial. On ne sait si, initialement, le tympan comportait le blason d'Octavio Mey, marchand d'origine florentine qui a fait construire la demeure vers 1640. Ruiné à la suite d'une spéculation malheureuse, il a été contraint de se séparer très rapidement de son domaine… ne retrouvant sa fortune qu'en 1655, grâce à un procédé inédit de fabrication de taffetas ou – selon d'autres sources – à l'invention d'un procédé de moirage de la soie, suggéré par le broiement machinal de quelques brins de tissu entre ses dents ! Grand mécène, intéressé par les sciences, collectionneur de tableaux et de médailles, Octavio possède un cabinet d'antiquités dont la réputation est attestée par Mme de Sévigné. En 1697, son neveu légataire Guillaume Puylata vend à Louis XIV, par l'intermédiaire du père La Chaize, le fameux Plat d'Achille, la plus grande pièce d'argenterie antique connue, trouvée dans le Rhône en 1656. La scène troyenne qui l'illustre (dispute d'Achille et d'Agamemnon pour la possession de la jeune captive Briséis) avait d'abord été interprétée comme un épisode des guerres puniques, d'où le nom initial de « Bouclier de Scipion ».